

# « Le théâtre est un art du men

**SCÈNES** Jean-Marie Piemme traverse la saison belge avec trois pièces

- Goulûment joué en France, il aborde aussi bien l'extrême droite que les attentats.
- Fils d'ouvrier né à Seraing, il retrace son parcours dans un livre.

## ENTRETIEN

C'est l'histoire d'un homme né dans le périmètre des usines Cockerill mais extrait par la féroce volonté de son père d'un destin d'ouvrier tout tracé. L'histoire d'une appartenance qui colle à la peau comme la graisse noire sur le col d'un bleu de travail, peu importe les exploits d'ascension sociale qu'on a accomplis. L'histoire d'un enfant wallon qui a appris le français comme une langue étrangère avant de devenir un auteur incontournable du théâtre belge francophone.

L'histoire d'un homme, héritier d'un désir de mouvement, d'une lignée politique claire, mais qui dessine des pièces toniques et humoristiques, jamais dans la plainte ni le regret. Cet homme gigogne, nous l'avons rencontré chez lui, à Bruxelles, entre le Kaaitheater et le Théâtre national, pour comprendre son parcours à l'heure où nombre de ses pièces tournent en France,

mais aussi en Belgique où l'on découvrira cette saison *Jours radieux*, *Bruxelles printemps noir* et *Eddy Merckx a marché sur la lune*.

« Je suis du pays de l'usine », écrivez-vous dans votre livre, « Accents toniques », publié récemment par Alternatives théâtrales.

*Je suis né à Seraing, à côté des usines Cockerill. Mon père a travaillé là pendant presque 40 ans, Il est entré comme manœuvre à 14 ans et, à la fin de sa vie, il était contremaître dans la construction mécanique. Il était très fier de son travail mais, en même temps, il me disait toujours : « Tu peux faire ce que tu veux dans la vie, mais tu n'iras pas à l'usine. »*

**Ce pays de l'usine, vous en êtes sorti et pourtant, c'est quelque chose dont on ne se défait jamais vraiment, non ?**

*C'est une histoire que je ne renie pas, mais ce n'est pas non plus une histoire glorieuse. Quand vous laissez votre cahier ouvert sur la table et que, deux heures après, il est recouvert de cette poussière que l'usine crache sans arrêt, ça n'a rien d'amusant. Mais c'est un milieu social que j'ai aimé. Mon père m'envoyait à l'école à coups de pied au cul, mais j'ai beaucoup résisté. Je percevais bien que l'école, ça si-*

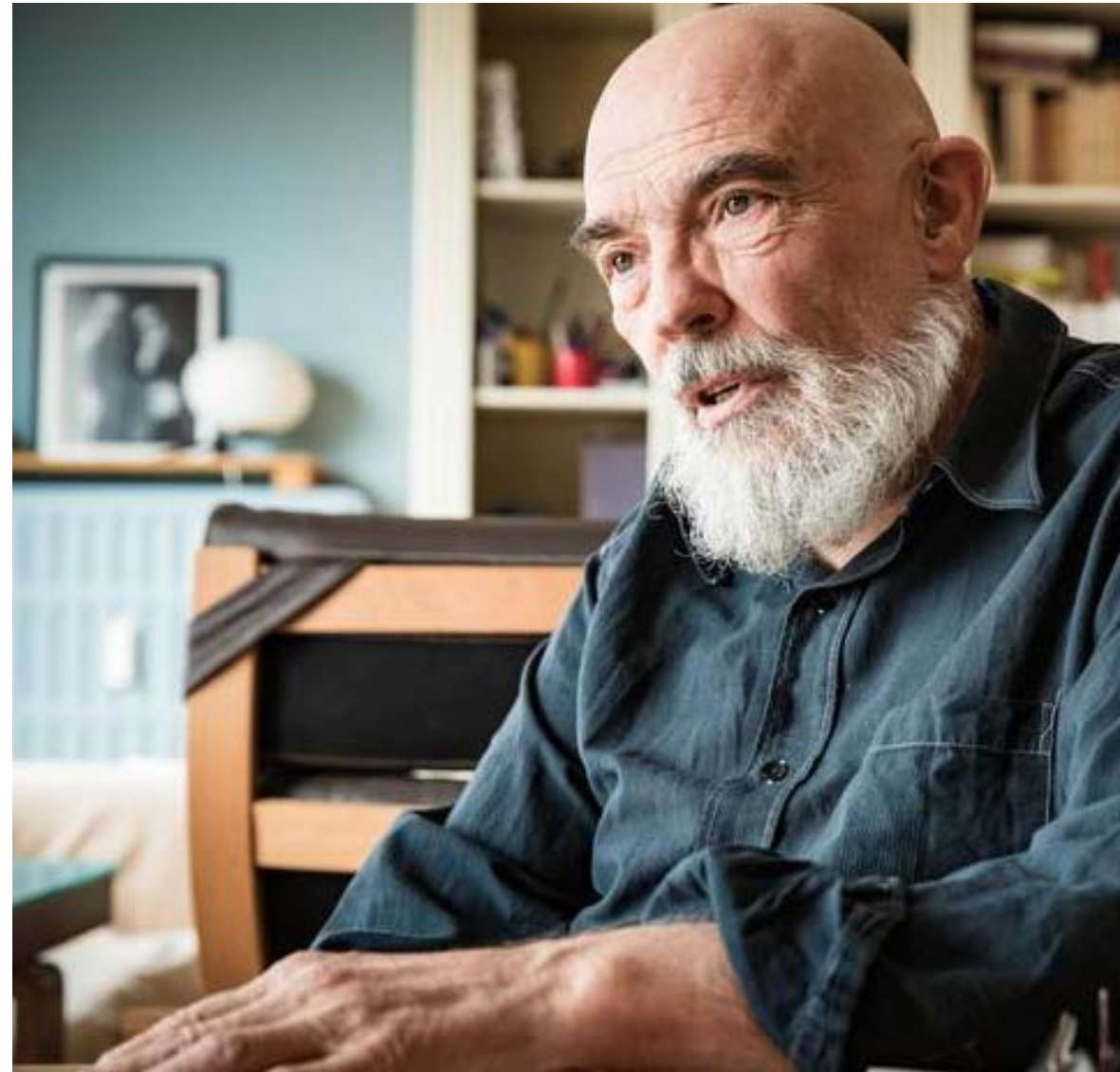
*gnifiait sortir de ce milieu alors que mes camarades, mes cousins, ma famille, tout gravitait autour de l'usine.*

**Fréquenter l'école, c'est aussi prendre conscience du rapport de classes ?**

*Oui, c'est quasi immédiat. Tout à coup, tu entends toutes sortes de noms que certains ont l'air de connaître alors que toi, tu crois encore que Molière c'est une espèce de soulier. Je viens d'un milieu très aphasique. Dans la famille, on ne parle pas, sauf pour demander ce qu'on a à demander. Et, tout à coup, tu te trouves en présence d'un personnage qui dit : « Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle, Ma fortune va prendre une face nouvelle. » (NDLR : *Andromaque* de Racine.) C'est un choc ! Tu es déplacé. Tu comprends ce que ça veut dire mais tu vois bien que ça ne cause pas comme toi. Qu'il y a un usage de langue qui n'est pas le tien.*

**Il y a aussi le wallon, qu'on vous a interdit, vous arrachant à une certaine culture ?**

*Mon père avait décidé pour moi : non au wallon, oui au français, la langue de l'ascension. Je comprenais les conversations qu'avaient mes parents en wallon et pourtant, on me traduisait tout. Il y avait là comme une bouffonnerie de la vie, une re-*



# mensonge »



**Jean-Marie Piemme est en train d'écrire le récit de la vie d'une jeune fille qui vient du Niger : « Elle vient d'une famille musulmane. Son père a plusieurs épouses et elle-même ne rejette pas du tout ce mode de vie-là. Pourtant, elle veut faire du théâtre. »** © BRUNO DALIMONTE

## L'auteur toréador

Né en 1944 à Seraing, Jean-Marie Piemme a étudié la littérature à l'ULg ainsi qu'à l'Institut théâtral de la Sorbonne à Paris. De retour en Belgique, il fait partie du «jeune théâtre», en rupture avec le Théâtre national de Jacques Huisman, et accompagnera la création du Théâtre Varia. En 1986, il écrit «Neige en décembre». Suivront une cinquantaine de textes, dont «Toréadors», «Boxe», et «Dialogue d'un chien avec son maître».

de liens entre eux. Comme si j'étais devant un puzzle dont je devais construire les pièces mais sans avoir le motif. C'est assez artisanal : j'écris des bouts de phrases, je les mets ensemble et je vois si ça donne quelque chose. Je n'ai pas un concept et puis j'écris. C'est plutôt en écrivant que je me mets à penser à des tas de trucs.

**C'est comme ça que vous avez écrit « Jours radieux », farce noire sur l'extrême droite ?**

Un jour, Fabrice Schillaci me dit : « Est-ce qu'on ne ferait pas un cabaret sur l'extrême droite ? » J'ai écrit une trentaine de sketches mais on s'est dit que le cabaret, c'était un peu facile. Alors, Fabrice a ressorti tout ce qui lui paraissait intéressant et j'ai recomposé un lien entre tous les textes. Là, on est arrivé à l'idée majeure de la pièce : raconter l'histoire de gens qui ont peur, raconter comment la peur les jette vers des solutions catastrophiques. Puis, je refais un toilettage complet pour que ce soit bien couplant.

**Avec « Bruxelles, printemps noir », c'est aux attentats que vous touchez. Le théâtre peut-il nous sauver de l'extrémisme ?**

Le théâtre laïcise le monde. Le « comme si » du théâtre, c'est la vérité qui doute, la vérité qui ne colle pas, qui ne veut pas vous étrangler pour vous convaincre, qui ne vous crève pas les tympans pour avoir raison. Le théâtre s'oppose à une parole révélée. Le théâtre est un art du mensonge. Quelqu'un vient et dit « Je suis Hamlet » alors qu'on joue tous à une croyance : c'est le contraire d'une vérité révélée qui dit : « Il y a un message, c'est moi qui vous le donne et vous y croyez dur comme fer. » Ce n'est pas pour rien que l'Eglise catholique, au moins jusqu'au 17<sup>e</sup> siècle, a toujours tenu le théâtre

en grande suspicion et pas seulement à cause des mœurs dites « dissolues » des acteurs. C'est aussi parce que, quelque part, il y a une interrogation sur la notion de vérité dans le théâtre. Tu crois à un truc alors que tu sais bien que ce n'est pas vrai. C'est le contraire de la religion.

**Comment écrivez-vous ?**

Assis dans mon fauteuil avec mon portable sur les genoux. Le plus souvent en regardant la télé dont j'ai coupé le son. J'ai besoin d'être distrait pour écrire. J'ai besoin de voler mon écriture. Si je suis confronté à ce que je veux écrire, je n'arrive plus à écrire. De même que si j'ai une idée trop claire de ce que je veux écrire, je n'arrive plus à écrire. Par contre, si je laisse aller mon regard sur les images de la télé, des corps qui bougent, des idées nouvelles me viennent qui n'ont rien à voir avec ce que je regarde. Le fait d'avoir détourné mon attention fait qu'une chose m'apparaît plus évidente dans l'écriture.

**Y a-t-il un fil rouge dans votre œuvre ?**

La question de l'identité : qui sommes-nous dans le monde actuel ? Ce qui relie mes personnages, c'est l'idée de la lutte. Je crois que mes personnages ne se battent pas pour vivre mais qu'ils vivent parce qu'ils se battent. C'est la bataille qui fait l'existence. Mes personnages sont des nageurs, des gens qu'on a jetés à l'eau et qui nagent pour atteindre un rivage. Ils nagent, mais ils ne coulent pas.

**Vous pourriez diriger un lieu ?**

Pas du tout. Comme je suis bien élevé, je suis poli avec tout le monde, mais la vie en groupe, ce n'est pas mon truc. Mettre en scène, vivre trois mois avec les comédiens, ça m'est impossible. J'ai besoin de solitude, de retrait, de disparaître un peu. J'aime bien les masques. Ce qui m'intéresse dans le théâtre c'est que, plus j'écris, plus je me masque. J'aime aussi être obligé d'être tous les personnages, même le pire des crapuleux. La force du théâtre est là, dans le fait de vivre toutes sortes de vies possibles.

**Quels sont vos prochains projets ?**

Je travaille sur La tempête pour en reprendre les personnages principaux et essayer de parler de l'illusion du pouvoir, ou plutôt opposer l'illusion du pouvoir et l'illusion du théâtre. L'illusion du pouvoir est toujours menteuse, l'illusion du théâtre est toujours véridique puisqu'on voit comment c'est fait. À la demande d'Isabelle Pousseur, qui voudrait mettre en scène certains



**Manceuvre à 14 ans, le père de Jean-Marie Piemme a tenu son fils à l'écart de l'usine. Pourtant, ce dernier restera profondément marqué par ce monde-là : « J'ai su ce qu'était un gréviste avant de savoir ce qu'était un Belge ou un Wallon. »** © BRUNO DALIMONTE

récits biographiques, j'écris aussi le récit de la vie d'une jeune fille qui vient du Niger et qui a fait l'Insas. Elle vient d'une famille musulmane. Son père a plusieurs épouses et elle-même ne rejette pas du tout ce mode de vie-là. Pourtant, elle veut faire du théâtre. Elle veut jouer Kleist, Penthésilée et d'autres grands rôles. Elle sait ce que ça veut dire de se battre dans la vie pour exister. Ce qui se passe dans la pièce lui appartient, mais la façon dont je le raconte m'appartient.

**Ce projet est une bonne nouvelle pour une scène belge franco-ophone qui manque encore cruellement de diversité !**

Le problème est indéniable mais, en même temps, quand on regarde par exemple ceux qui se

présentent à l'Insas, il n'y a pas une diversité inouïe. Sans doute qu'il y a une autocensure et des mécanismes sociaux qui écartent un certain nombre de gens de ces parcours-là. En ce moment, on en discute beaucoup avec Philippe Sireuil, qui va mettre en scène Bruxelles printemps noir et réfléchit à une représentation de la population bruxelloise qui soit à peu près correcte, et donc diversifiée. Mais si on prend un comédien arabe pour lui faire jouer un Arabe, il y a aussi un problème. Je me souviens de ce comédien d'origine maghrébine, très doué, très malin, mais qui regrettait qu'on ne lui propose que des rôles d'Arabes. C'est une question compliquée. ■

Propos recueillis par  
CATHERINE MAKEREEL

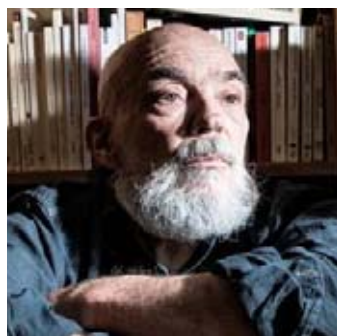
dondance à la Dupond et Dupont qui a fait de moi un étranger dans sa propre terre. Je comprenais bien qu'il y avait une langue plus importante que l'autre. J'ai appris que la langue est un pouvoir. De ce fait, aujourd'hui, je repère très vite les situations de pouvoir entre les gens.

**Quel a été le déclencheur de votre première pièce, « Neige en décembre », en 1986 ?**

À l'époque, je travaillais à l'opéra, comme dramaturge, chez Gérard Mortier. Et puis, fin juin, quand tout s'arrête pour les vacances, je mets une feuille dans ma machine et tout à coup, je dactylographie une dizaine de pages avec des dialogues de théâtre. Je ne sais pas encore ce que ça vise, ni ce que c'est, mais je vois bien que quelque chose est là. Alors je remplis mon frigo et je reste enfermé deux mois à écrire. Quand c'est écrit, je ne sais toujours pas ce qui s'est passé. Quelque chose qui n'était pas planifié m'a traversé. En novembre, j'ai annoncé à Gérard Mortier que je démissionnais, que quelque chose m'était arrivé et que je sentais que c'était ça que je voulais faire. Je suis alors retourné à l'Insas pour enseigner, tout en écrivant.

**Depuis, vous avez écrit une cinquantaine de textes et vous êtes en permanence joué, que ce soit en Belgique ou en France. D'où vient cette profusion ?**

J'essaye de ne pas avoir d'idées préconçues avant de commencer. L'écran est là, il est vide et je le remplis. Viennent d'abord des petits morceaux sans vraiment



**« Mes personnages ne se battent pas pour vivre mais ils vivent parce qu'ils se battent »**

## EN PRATIQUE

### Trois spectacles

**Jours radieux**, mise en scène de Fabrice Schillaci, jusqu'au 9/10 au Théâtre de Liège.

Du 10 au 28/10 au Varia, Bruxelles.

**Eddy Merckx a marché sur la lune**, mise en scène d'Armel Roussel, du 5 au 16/12 aux Tanneurs, Bruxelles.

**Bruxelles, printemps noir**, mise en scène de Philippe Sireuil, du 9 au 31/3 au Théâtre des Martyrs, Bruxelles.

Vous pouvez accéder à ces trois spectacles à un prix avantageux avec le Pass Piemme3, en vente au Varia jusqu'au 28 octobre.

C.M.A.